1

Les langues vivantes « exotiques » étaient la spécialité du Gymnasium. À côté de l'allemand, de l'anglais, du flamand que tous les lycées proposaient, on pouvait choisir d'apprendre le russe, le japonais ou le chinois. C'était même le seul moyen d'intégrer l'établissement. On appelait cela, à l'époque, une filière d'excellence. J'ignore si on l'annonce toujours aussi péremptoirement.

La langue que j'avais choisie était le russe. Nous étions vingt-cinq dans cette classe. Ils étaient moins nombreux encore en japonais. La sélection naturelle avait dû jouer à plein… Les jaguars, ça s'entre-tue.

Je n'aimais pas particulièrement le russe, au début. Pourtant j'assistais aux leçons avec plaisir. Le professeur était sympathique, assez jeune, un peu trop gentil peut-être. Pendant ses cours, je retrouvais Tadeusz. Il était de loin le meilleur élève. Bien sûr, il parlait

polonais à la maison. Ce n'est pas la même langue, mais ça aide.

Le professeur, qui s'y entendait un peu, lui glissait quelques phrases en polonais après la classe. J'ignore ce qu'ils pouvaient avoir à se dire. Je traînais parfois, exprès, pour entendre résonner cet accent d'une douceur incroyable, cette langue souple qui chatouille les oreilles.

Mais ma vraie vocation, c'était le grec.

Je le jure : pendant près de six ans, je n'ai pas eu d'autre passion. Ni scolaire ni amoureuse.

Depuis que, en classe de sixième, j'avais découvert la Grèce antique, ma vie avait pris un autre tour. Je pensais grec, je mangeais grec, je rêvais grec, il fallait que je parle grec. À onze ans, j'ai appris l'alphabet grec en deux jours. Je m'exerçais à déchiffrer des textes mot à mot, avec une joie conquérante, quand d'autres regardaient la télé, téléphonaient ou sortaient entre amis.

À l'entrée au lycée, je suivais les cours de grec avec un zèle bourré d'orgueil. J'écrasais tout le monde de ma supériorité, c'est du moins ce que j'espérais. Je pensais tout savoir sur tout, je répondais aux questions avant qu'elles soient posées, je m'ac-

quittais des devoirs de recherche comme s'il s'était agi de missions secrètes. Je n'avais de bonheur que dans l'étude de cette langue, de cette culture, de ce pays. J'en venais à croire que les cours n'existaient que pour moi. Dès qu'un élève obtenait une meilleure note, j'en tombais malade.

Bref, j'agaçais tout le monde. Je ne me souviens pas d'un seul ami, avant Tadeusz.

Pour le reste, timide et sensible, je faisais tout pour qu'on ne me remarque pas. Si j'aimais tant l'école, je crois que c'est parce que mes bonnes notes me donnaient l'impression d'exister.

En dehors d'elles, on ne me remarquait pas : mon humeur était égale, mon physique banal.

Nous habitions un grand appartement, de l'autre côté du pont Adolphe. De hautes fenêtres donnaient sur le boulevard de la Pétrusse. C'était pour moi une sorte de galerie des glaces. Des vitres ornées de rideaux épais, beaucoup de miroirs où je ne me regardais pas. Bien rangé et sans vie, l'appartement semblait choisi dans un catalogue de vente par correspondance. Mon existence elle-même avait été programmée. Je faisais partie de la commande. J'allais avec le style.

Été comme hiver, il y régnait une atmosphère feutrée du meilleur goût. Et en toute saison, j'avais froid. J'ai longtemps eu froid, je crois.

Pour me réchauffer ou pour sentir quelque chose, j'avais pris des habitudes bizarres. Enfant, je m'arrachais quelques cheveux, en haut du front, ces cheveux fins qui sont à la bordure et qui ne servent à rien, dirait-on. Je me rongeais les ongles et les petites peaux qui les entourent, les parois intérieures des joues… Si j'avais pu m'avaler moi-même, me dévorer, je l'aurais fait. Mon corps m'encombrait, j'en faisais abstraction et je ne le sentais plus guère que dans les moments où il se mettait à saigner, ce qui arrive fréquemment quand on s'arrache la peau.

Les autres m'étaient indifférents, ils n'existaient qu'en bloc. « Les autres », ce n'était pas une somme d'individus, mais un agglomérat d'êtres asexués, indifférenciés.

Je me souviens que, dans mon enfance, je ne savais pas faire la différence entre les filles et les garçons, de même que j'étais incapable de dire si mon maître d'école était jeune ou vieux. Cela amusait beaucoup mes parents.

Ma vie était à l'intérieur des livres.

Depuis que j'ai su lire et même avant. Lorsque je baignais au paradis des images.

Quand, parfois, je me sentais étouffer sous la pression des parents ou de l'école, il me suffisait d'ouvrir un livre pour pouvoir respirer. Je m'endormais même avec, comme d'autres serrent des peluches…

Et, à force de vivre dans mon cerveau, j'oubliais mon corps. Ce n'est pas une métaphore : pour autant que je m'en souvienne, c'était une sensation tout à fait concrète. Les limites de mon corps devenaient incertaines, je flottais. Cela se produisait surtout après de longues heures de lecture. Le nez plongé dans d'épais volumes sur l'histoire des Égyptiens, ou, mieux encore, sur la mythologie grecque, je ne levais pas la tête sinon, parfois, pour voir où en était la lumière du jour.

Comme le poisson respire dans l'eau, je respirais dans l'air étouffant des pages, dans l'absence du monde.

Dans la ville pleine de bruit, je ne fréquentais que les librairies, où je n'osais rien acheter. La possession ne m'intéressait pas. Ce que j'aurais voulu, c'est la formule magique qui m'aurait donné accès à ce monde. Mais j'ai toujours su qu'il n'y en avait pas…